



3 1761 04204 2697

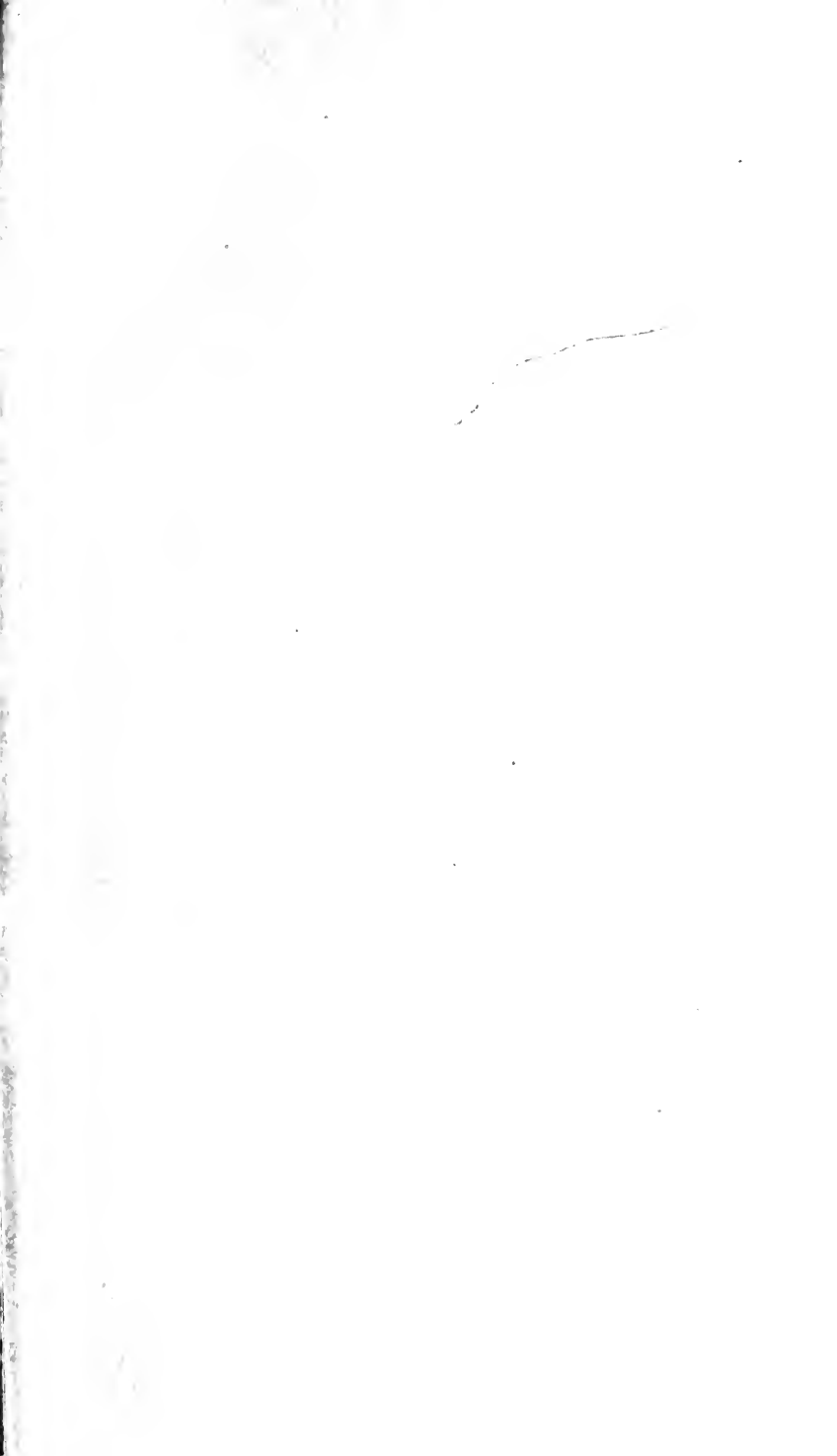
Bawr, Alexandrine Sophie  
(Goury de Champgrand)  
Léon

PQ  
2193  
B18L46





Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa





# LÉON,

OU

## LE CHATEAU DE MONTALDI,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Paroles et Musique de M<sup>me</sup>. \*\*\* , Ballet de  
M. MILLOT ;

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre  
de l'Ambigu-Comique, le 22 octobre 1811.*

---

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N<sup>o</sup>. 41.

---

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N<sup>o</sup>. 51.

1811.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

LE COMTE DE MONTALDI... M. DEFRESNE.  
LE PRINCE LUDOVICO, Grand  
de la Cour..... M. JOIGNY.  
LÉON, cru Neveu du Prince.... M. GRÉVIN.  
ANGELA, Nièce du Comte... M<sup>lle</sup>. ADELE DUPUIS.  
ROBERTO, Concierge du château  
de Montaldi ..... M. DOUVRY.  
MARIA, Femme de Roberto.... M<sup>lle</sup>. LAGRENOIS.  
LÉONARDO, Chef de Condottieri. M. STOKLEIT.  
BERNARDO, son Confident..... M. MARTIN.  
PAOLO, Paysan ..... M. DEBRAY.  
Vassaux de Montaldi.  
Gardes du Comte.

*La Scène se passe au château de Montaldi, près  
Florence.*

PQ  
2193  
B1846

Vu au Ministère de la Police générale, conformément aux dispositions du décret Impérial du 8 juin 1860, et à la décision de son excellence, en date de ce jour

Paris, le 20 septembre 1811. Le secrétaire général, signé SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et de représenter, le 22 septembre 1811. Le conseiller d'Etat, Préfet de Police, Baron de l'Empire.

Signé PASQUIER.



---

# LÉON,

OU

## LE CHATEAU DE MONTALDI,

Melodrame en trois Actes, à Spectacle.

---

### ACTE PREMIER.

---

(Le théâtre représente le parc de Montaldi ; sur un des côtés est le logement du Concierge.)

#### SCENE PREMIERE.

(Il n'est pas encore tout-à-fait jour.)

LEONARDO, BERNARDO.

BERNARDO.

**M**AIS parle donc, Capitaine, que diable venons-nous faire ici avant le jour ? et qui t'a donné une clef de la petite porte du parc ? est-ce que tu prépares un coup-de-main sur le château de Montaldi ?

LEONARDO.

L'occasion serait bonne, car le prince Ludovico, proche parent de notre Grand Duc, doit arriver ce matin, pour y célébrer ses noces avec la nièce du comte Urbino de Montaldi.

BERNARDO.

Hé bien ! tu nous connais tous ; tu sais quel goût nous avons pour les grandes entreprises.

LEONARDO.

J'ai promis au Comte de ne point troubler les fêtes.

BERNARDO.

Je ne conçois pas ta complaisance pour cet homme là.

LEONARDO.

Écoute, mon ami, il me la paye bien. Nous avons soutiré de lui de fortes sommes, et j'espère en obtenir aujourd'hui deux mille sequins.

BERNARDO.

Deux mille sequins !

LEONARDO.

Pas moins. Je lui ai écrit hier, pour lui demander un entretien ; il m'a répondu aussitôt, et je l'attends ici. S'il vient seul, tu nous laisseras : quant à la clef du parc, c'est de lui que je la tiens.

BERNARDO.

Crois-tu qu'il te donne la somme ?

LEONARDO.

Je n'en doute pas. Je l'ai servi jadis, et je ne l'ai quitté que par goût pour l'indépendance ; j'avais souvent entendu parler de ces bandes de Condottieri, que l'on redoute en tems de paix, mais dont on achète les services au poids de l'or, dès qu'une guerre éclate. Cette manière de vivre me tenta ; je m'engageai parmi vous. Quelque valeur m'a fait distinguer, et je me trouve votre chef, tandis que je serais encore le valet d'autrui. Cependant le Comte n'a pas oublié qu'il me doit...

BERNARDO.

Quoi ! tes gages ?

LEONARDO.

Sa fortune.

BERNARDO.

Comment cela ?

LEONARDO.

Écoute. Tu es mon meilleur ami : dans notre maudit métier, la mort peut nous surprendre d'un moment à l'autre ; s'il m'arrivait malheur, je veux te faire l'héritier d'un secret dont j'ai tiré profit jusqu'à ce jour, et dont tu pourrais alors te servir pour ton compte.

BERNARDO.

Parle.

LEONARDO, regardant si personne ne vient.

Le Comte avait un frère aîné, qui fut tué à l'armée, peu de tems après la mort du vieux Montaldi.

BERNARDO.

Hé bien ! Urbino devenait naturellement héritier.

LEONARDO.

Oui, si ce frère n'avait pas été marié ; mais il avait épousé secrètement une jeune orpheline sans fortune, élevée dans ce château, et nommée Béatrix de Rosalba. Seul, je savais ce mystère, et je connaissais le lieu qu'habitait la jeune Comtesse. Je sus qu'elle était enceinte, et qu'en apprenant la mort de son époux, elle se préparait aux démarches nécessaires pour faire reconnaître son mariage. J'en avertis le Comte : il fallait agir sans délai ; je me chargeai de tout. Aidé de deux ou trois amis,

j'enlevai la Comtesse, et je la conduisis ici. Renfermée sous ma garde, dans un endroit secret du château, elle y mit au monde un fils, et mourut trois jours après.

BERNARDO.

Et l'enfant qu'est-il devenu ?

LÉONARDO.

Nous le remîmes à un malheureux pèlerin, qui revenait de la Terre-Sainte, et qui, ayant perdu son chemin la nuit dans la forêt, vint demander un asile au château. Toutes les précautions furent prises pour qu'il ne pût jamais reconnaître les lieux où il se trouvait.

BERNARDO.

Comment les domestiques n'eurent-ils point de soupçons ?

LÉONARDO.

On avait eu soin de les éloigner d'avance sous différens prétextes ; et le Comte feignant d'être accablé par la perte des siens, ne laissait approcher personne de l'endroit qu'il habitait : je suis donc le seul dont il doive redouter l'indiscrétion. Depuis vingt ans son sort est dans mes mains, il le sait ; c'est pourquoi nous vivons si tranquilles sur ses terres, et de temps en temps je lui fais acheter la paix par des sommes considérables.

BERNARDO.

C'est tout simple ; il est si riche !... Sans enfans, sans famille...

LÉONARDO.

Sa sœur, qui est morte il y a quelques années, a laissé une fille unique, qu'il a adoptée. C'est cette jeune personne qu'il marie, et.... Voici le Comte ; il est seul : va m'attendre à la petite porte du parc. (*Bernardo sort.*)

## SCÈNE II.

LÉONARDO, LE COMTE, URBINO.

LE COMTE.

C'est toi, Léonardo ? Hé bien ! que me veux-tu ?

LÉONARDO.

Seigneur, je vais vous le dire en quatre mots. Vous m'avez écrit, il y a une quinzaine de jours, que vous viendriez faire à Montaldi les noces de votre nièce ; vous m'engagez à ne les point troubler, et surtout à laisser passer la forêt au prince Ludovico. Pour mon compte, je vous aurais rendu ce service gratis ; mais ma troupe n'est pas aussi généreuse, et je ne puis la contenir qu'en lui distribuant deux mille sequins.

LE COMTE.

Deux mille sequins ! es-tu fou ?

LÉONARDO.

Cela vaut cela, Seigneur. Songez donc que le Prince apporte sans doute de riches présens à sa prétendue.

## LE COMTE.

Mais songe aussi que vous ne devez votre existence qu'à ma protection. Il y a fort longtems que nos Princes voisins n'ont employé ta troupe à la guerre, et quand vous ne vivez pas à leur solde, vous faites sur nos terres à peu près l'état de brigands; si je vous abandonne, si je laisse parvenir à Florence les plaintes réitérées qui sont portées contre vous, vous êtes tous perdus.

## LÉONARDO.

Je le sais. Mais croiriez-vous prudent de me livrer à la justice? Ne m'interrogerait-on que sur mes secrets? et contera-t-on mon histoire sans conter la vôtre?

LE COMTE, *troublé.*

Allons, allons, je ne veux pas te refuser. Je donnerai les deux mille sequins. J'espère qu'à ce prix tu me tiendras parole?

## LÉONARDO.

Vous pouvez-y compter; mes gens n'auront plus rien à dire?

## LE COMTE.

Je n'ai pas cet argent sur moi, et je ne voudrais pas que l'on te reconnût au château; mais, sous un déguisement quelconque, tu peux ce soir t'introduire à la fête; tu gagneras mon appartement, et je m'éclapperai quelques minutes pour aller te compter cette somme.

## LÉONARDO.

Il suffit. Croyez-moi, Seigneur, ne nous brouillons pas; si j'ai quelque fois besoin de votre argent, vous avez besoin de mon silence, et je vous ai donné plus d'une preuve de mon dévouement.

## LE COMTE.

Je sais ce que je dois à ton zèle; et sûr de ta discrétion, je vais enfin jouir sans crainte de mes richesses. Le mariage de ma nièce avec le Prince Ludovic, unit le Grand-Duc à ma famille, et me met à l'abri des dangers.

## LÉONARDO.

Et que pourriez-vous craindre?

## LE COMTE.

Je ne sais, mais je me suis souvent repenti d'avoir eu la faiblesse de laisser vivre cet enfant.

## LÉONARDO.

Qu'importe qu'il existe, puisqu'il ne peut jamais connaître sa naissance.

## LE COMTE.

Mais cet homme à qui nous l'avons confié?

## LÉONARDO.

Que peut-il découvrir? Un malheureux pèlerin étranger, ne connaissant ni Florence ni ses environs, et qui était perdu depuis plusieurs heures dans la forêt!

7  
LE COMTE.

Tu penses donc qu'il lui serait impossible de reconnaître le château ?

LEONARDO.

Il n'y est entré que de nuit : en l'en faisant sortir , je lui ai moi même bandé les yeux , pour le conduire à dix lieues d'ici , où je l'ai laissé sur une route entièrement opposée. D'ailleurs , tout éloigné de vous le moindre soupçon ; on ignore que Béatrix a donné le jour à un fils ; son mariage même était un mystère ; aucun de vos gens n'a pu observer nos démarches. Il est heureux que le concierge Roberto, si curieux, si bavard , se soit alors trouvé à l'armée ; il nous aurait gênés.

LE COMTE.

S'il eut deviné la moindre chose , son attachement pour mon frère et pour sa mémoire , nous donnait tout à craindre.

LEONARDO.

Grace au ciel , quand il est revenu nous n'avions plus rien à sacher , et maintenant que vingt ans se sont écoulés . . .

LE COMTE.

Allons , je veux t'en croire et vivre tranquille ; mais il fait déjà grand jour , retire toi : cette nuit je serai exact au rendez-vous.

LEONARDO.

Et moi , je vais donner mes ordres pour que le grand chemin soit libre.

LE COMTE.

Va. (*Leonardo sort.*)

---

### SCENE III.

LE COMTE , *seul.*

Il a raison , nous avons besoin l'un de l'autre. A quel degré d'avilissement m'a fait descendre une fatale ambition ! mon sort est dans les mains de misérables que je méprise et que je crains. Je jouis en tremblant de cette haute fortune , acquise au prix de mon repos. J'envie le sort du dernier de mes vassaux. En vain je voudrais retourner dans les sentiers de l'honneur ; ma vie entière se rattache à mon souvenir , et je ne sais quelle voix me crie : malheureux il n'est plus temps ! de l'or , des grandeurs , voilà tes seuls biens désormais ; qu'ils te tiennent lieu de paix et de vertu ! Hé bien , ne regardons plus en arrière , étouffons des remords superflus , et suivons sans frémir le chemin du crime et de la fortune. (*Il sort.*)

---

### SCENE IV.

MARIA , ROBERTO , *sortant du pavillon.*

MARIA.

Le Comte sorti de si bonne heure ! que vient-il faire ici ?

ROBERTO.

Hé ben, qu'est-ce que ça t'fait ? n'veux tu pas empêcher  
c't'homme de s'promener ?

MARIA.

Avant le jour ?

ROBERTO.

Eh ! avant l'jour, si ça l'amuse : faut que tu critiques toutes  
ses démarches.

MARIA.

Moi ! non.

ROBERTO.

Et entre nous ça n'est pas bien. Personne ne l'aime ici ; c'est  
vrai qu'on ne s'accoutumè pas à l'voir à la place de son père,  
de son frère, qui répandoient l'bonheur à Montaldi ; mais enfin,  
il y est, faut ben prendre son parti.

MARIA.

Hélas ! oui.

ROBERTO.

Moi-même, j'suis aussi injuste que les autres. J'ai beau manger  
son pain d'puis vingt ans, je n'me fais pas à lui. Il a quelque  
chose dans la figure qui n'me revient pas : c'est cependant l'frère  
d'mon premier maître, que j'aimais tant...

MARIA.

Il ne lui ressemble guère.

ROBERTO.

Dame ! écoute donc, celui-là n'aura jamais son pareil. Encore  
aujourd'hui, je n'peux pas y passer, sans que les larmes... Mais  
faut être juste, le Comte l'a pleuré comme nous ; tu m'as dit  
toi même qu'il s'était enfermé dans l'château....

MARIA.

Oui, personne ne l'approchait.

ROBERTO.

Hier encore, quand il m'a fait ouvrir c'te partie des apparte-  
mens qu'est fermée depuis si long-tems, il était tout triste ; ça  
lui rappelait des souvenirs...

MARIA, *d'un air significatif.*

Je le crois bien.

ROBERTO.

Enfin, s'il nous a continués dans not' place de concierge, c'est  
pour la mémoire de son frère qu'il l'a fait. Quand j'suis revenu  
de l'armée, où c'que j'avais vu périr ce brave jeune homme,  
qu'est-ce que l'Comte m'a dit : Roberto, tu as rendu les derniers  
devoirs à mon frère ; tu n'quitteras plus l'château, mon ami. Ça  
devrait nous toucher ça.

MARIA.

Hé bien ! moi, ça ne me touche pas du tout.

ROBERTO.

Mais qu'est-ce qu'il t'a donc fait pour que tu l'attaques toujours ?

MARIA.

Je ne l'attaque pas ; je sais bien que le pot de terre ne doit pas heurter le pot de fer.

ROBERTO.

Qu'est-ce que tu veux dire, qu'est-ce tu veux dire avec tes pots ? Tiens, femme, t'as de l'esprit, c'est vrai, mais on n'entend jamais c'que tu veux dire. J'n'ai pas été élevé comme toi avec des demoiselles de château ; je ne suis qu'un soldat tout rond ; mais quand j'parle, c'est clair.

MARIA.

Oh ! cela ne l'est que trop ; tu dis tout ce que tu sais à tort et à travers.

ROBERTO.

Et qu'est-ce que tu veux donc que j'dise ? c'que je n'sais pas ?

MARIA.

Non. Je veux seulement que tu sois moins bavard, et moins emporté.

ROBERTO.

Pour moins bavard, je n'peux pas trop te promettre ça ; pour emporté, contre qui donc que je m'emporte ? Est-ce que je ne t'ai pas toujours rendu heureuse ?

MARIA.

Si vraiment. Tu es un honnête homme ; mais tu manques de prudence avec ceux qui ne le sont pas. Tu te fais des affaires avec tous les coquins que tu rencontres.

ROBERTO.

Ah ! quant aux coquins... écoute, ça m'est vesté d'mon ancien métier, et j'fais la guerre à ma manière. Les honnêtes gens, c'est not'troupe ; les fripons, c'est la troupe ennemie. Si j'en aperçois un, droit à lui, en avant, marche ! faut qu'il y passe, ou qui m'tue, morbleu !

MARIA.

Mais quand on n'est pas le plus fort, il faut se taire.

ROBERTO.

Jamais, jamais... est-ce que la loi n'est pas là en arrière-garde pour nous soutenir.

MARIA.

Oui, la loi !... d'ailleurs ne peut-on pas être sûr qu'un crime s'est commis, sans pouvoir en fournir les preuves ?

ROBERTO.

Dans c'cas là, sais-tu ce que j'ferais ? Je commencerais toujours par tuer mon homme ; nous verrions après.

*Léon.*

MARIA.

Tu te ferais de belles affaires!

ROBERTO.

Bah! j'ai entendu dire autrefois à not' magister, que l'mensonge, tôt ou tard dissipoit la vérité... Ce n'était pas tout à fait ça j'crois; j'ai un peu oublié mon latin.

MARIA.

Et ta fête de ce soir, est-ce que tu ne t'en occupes pas?

ROBERTO.

Que si, que si; tout ira bien. Ma foi, ça m'a donné du mal: mais mam'selle Angéla n'se mariera qu'une fois; et puis on a toujours du plaisir à fêter de braves gens. C'est dommage, seulement, que l'prince ne soit pas un peu plus jeune; il a 50 ans au moins, et j'ai quelquefois pensé qu'il aurait mieux fait d'donner sa place à son neveu qu'est si beau garçon.

MARIA.

Le seigneur Léon?

ROBERTO.

Oui, v'la l'mari que j'voudrais voir à not' jeune maîtresse: mais dame! elle sera plus riche avec l'oncle, et la fortune fait passer sur bien des choses.

MARIA.

Surtout aux yeux du Comte, qui en fait si grand cas.

ROBERTO.

Mais, je ne me trompe pas, c'est mam'selle Angéla.

MARIA.

Elle vient sans doute nous voir, cette chère enfant.... oui, c'est elle-même.

## SCENE V.

MARIA, ROBERTO, ANGELA.

ANGELA.

Bonjour, Roberto; bonjour, ma chère Maria:

MARIA.

Nous allions nous rendre au château, pour vous présenter nos respects.

ROBERTO.

Et tous les vœux que nous faisons pour vot' bonheur.

ANGELA, *tristement.*

Je vous remercie, mes amis.

ROBERTO.

Vous épousez un grand Seigneur, ben riche, ben honnête homme; en v'la plus qui n'fait pour être heureuse. Il y a eu hier vingt-deux ans qu'e'était notre tour. Vous n'étiez pas encore née; vot' mère v'nait seulement de s'm'arier; il m'semble y être encore. Maria était jolie, dame! fallait voir! eh! je n'étais pas trop mal non plus. J'avais déjà fait trois campagnes; hében, il



n'y avait pas un an que nous étions en ménage, qu'il m'a fallu partir pour l'armée. J'y ai suivi l'comte Vincent, vot'oncle et mon maître. C'brave jeune homme que j'avais vu naître, et que j'ai vu tuer devant moi, comme j'ai l'honneur de vous voir.

ANGELA.

Il a été bien regretté de toute la famille.

ROBERTO.

Et il méritait ben de l'être, j'vous en réponds. L'plus honnête garçon! si bon, si brave! J'aurais donné ma vie pour lui... enfin, c'est dans c'te chienne de campagne là, que j'ai reçu moi-même trois ou quatre blessures qui m'ont valu mon congé.

ANGELA.

Et depuis ce tems, tu vis tranquille ici?

ROBERTO.

Grace aux bontés du comte Urbino, et à celles dont votre digne mère nous a comblés jusqu'à sa mort, je n'me plains pas d'mon sort. Mais l'plaisir de causer avec vous m'fait oublier qu'j'ai des affaires au château. Faut m'occuper du bal, pardon, si j'vous laisse ma belle demoiselle.

ANGELA.

Va, mon bon Roberto.

(*Roberto sort.*)

## SCENE VI.

MARIA, ANGELA.

MARIA.

Il me tardait de le voir s'éloigner; la tristesse qui paraît dans vos yeux m'inquiète, ma chère fille... permettez ce nom à celle qui vous a nourrie de son lait, et qui vous aime si tendrement.

ANGELA.

Ma bonne Maria, nomme-moi toujours ainsi; ma mère ne te regardait-elle pas comme une amie?

MARIA.

Elle avait cette bonté; élevée près d'elle, je me souvenais seule de la distance qui nous séparait. Hélas! cet heureux temps n'est plus, et Montaldi ne m'offre que des sujets de regrets. J'ai vu mourir votre aimable mère et son époux, peu d'années après leur union. Béatrix de Rosalba, cette jeune compagne de vos parens...

ANGELA.

On dit que ma mère l'aimait comme une sœur; mais qu'une nuit elle disparut du château, et que depuis on n'en a point eu de nouvelles.

MARIA, *soupirant.*

Il est trop vrai. J'ai perdu tous mes protecteurs. Vous seule me restez, ma chère enfant! puisse-je vous voir heureuse et tranquille.

ANGELA.

Jamais , Maria !

MARIA.

Qu'entends-je ? Ce mariage...

ANGELA.

Ce mariage est pour moi le plus affreux malheur.

MARIA.

Vous me faites trembler !

ANGELA.

Maria , conseille-moi. Tire-moi du péril où je suis.

MARIA.

Hélas ! ma chère enfant , que puis-je faire ?

ANGELA.

Crois-tu qu'il soit encore temps de résister à mon oncle , et de fuir un hymen dont la seule idée me fait frémir ?

MARIA.

Pourquoi donc avoir attendu si tard ?

ANGELA.

Ah ! si tu savais quelle terreur m'inspire le Comte ! tu concevrais la faiblesse que j'ai montrée jusqu'à ce jour. Seule , privée d'appui , comment m'exposer à sa colère en refusant d'obéir ? Comment avouer que jamais ...

MARIA.

Vous aimez ?

ANGELA.

Et pour toute la vie. Léon , le neveu du prince Ludovico , est l'objet de mon choix.

MARIA.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

ANGELA.

Depuis un an que Léon habite Florence , nous nous aimons en secret. Son oncle , celui que l'on veut aujourd'hui me donner pour époux , est , comme tu le sais , parent du Grand-Duc. Quoique né à Milan , et vivant dans cette ville , il pensa que Léon pourrait faire à notre Cour une fortune plus rapide , et nous partageons nous-mêmes cet espoir , attendant tout du tems et de notre amour. Il y a deux mois à peu près , Léon partit , chargé d'une mission par le Grand-Duc. C'est pendant sa fatale absence que le prince Ludovico , qui n'étoit jamais venu à Florence , y arriva. Il me vit dans une fête ; j'eus le malheur de lui plaire. Flatté d'une telle alliance , mon oncle s'empressa de lui accorder ma main ; et , malgré mon désespoir , j'obéissais. Mais la présence de Léon est venue ruiner mon courage ; de retour à Florence depuis quelques jours , il est parvenu à me voir , à m'écrire. Ses discours , ses lettres m'ont inspiré une force dont je ne me serais jamais crue capable , et je suis décidée à tout entreprendre pour rompre cet odieux hymen.

MARIA.

Pouvez-vous espérer que votre oncle , le plus sévère de tous les hommes , consentira à vos désirs ?

ANGELA.

Je ne sais ; mais plutôt que d'accepter pour époux...

MARIA.

Quelqu'un vient. Contraignez-vous.

ANGELA.

C'est Léon... , c'est lui.

## SCÈNE VII.

MARIA , ANGELA , LÉON.

ANGELA.

Par quel bonheur êtes vous seul ?

LÉON.

J'ai devancé mon oncle , qui sera ici avant peu : pourrais-je vous entretenir un moment ?

ANGELA.

Je regarde Maria comme une seconde mère , Léon. Elle sait tout , et vous pouvez sans crainte vous expliquer devant elle.

MARIA.

Tous mes vœux sont pour le bonheur de ma chère Angéla ; mais qu'espérez-vous maintenant ? quel moyen de rompre un mariage si près de se conclure ?

LÉON.

Il faut fléchir mon oncle : lui seul peut nous protéger.

ANGELA.

Lui !

LÉON.

Je connais la noblesse de son âme , sa tendresse pour moi : osons lui confier notre amour et nous livrer à sa générosité.

MARIA.

Vous croyez qu'il pourra renoncer à celle qu'il aime ?

LÉON.

Mon oncle n'est plus dans l'âge où les passions prennent sur nous un si terrible empire. Résolu à se marier , les vertus d'Angéla , sa haute naissance , ont décidé son choix plus qu'un violent amour. Ah ! qu'il est loin de ressentir ce que j'éprouve ! à la veille d'obtenir votre main , il cherchera sans doute l'occasion de vous entretenir sans témoins. Angéla , peignez-lui notre amour , notre désespoir...

ANGELA.

Et si cet aveu l'irrite contre vous ?

LÉON.

Dans sa colere au moins , il ne pourrait nous refuser son estime ; mais payer ses bienfaits par une lâche dissimulation ; aimer en

secret l'épouse de celui qui m'a tenu lieu de père !... ah ! si tel était mon sort , je fuirais sans doute ; mais vous Angela ! vous m'aimeriez encore , et mon bienfaiteur malheureux , nous reprocherait un jour notre coupable silence.

ANGELA.

Hé bien , je parlerai , et quelque puisse être les suites de cette démarche , nous aurons du moins tous deux rempli notre devoir.

LÉON.

Croyez que nous parviendrons à le toucher ; son cœur est sensible , généreux...

MARIA.

Ciel ! je crois déjà l'apercevoir !

LÉON.

C'est lui-même ; il vient. Angela ! je n'espère qu'en vous.

MARIA.

L'occasion est favorable : faut-il vous laisser avec lui ?

ANGELA, *troublée.*

Un moment !... O ciel ! inspire-moi !

MARIA.

Du courage.

LÉON.

Ce jour est le seul qui nous reste.

ANGELA.

Hé bien !... oui ,... éloignez-vous tous deux , je vais l'attendre ici. (*Léon sort, Maria rentre chez elle.*)

## SCENE VIII.

ANGELA, *seule.*

O Dieu ! que ce moment me paraît terrible ! pourrai-je le toucher , le fléchir ?... Comment oser parler... Le voici.

## SCENE IX.

ANGELA, LE PRINCE, *suite du Prince.*

LE PRINCE.

Que vois-je ? quel bonheur me fait vous rencontrer , Madame ? (*à ses gens.*) Allez m'annoncer au château. (*Sa suite sort.*) Un heureux hasard me sert : pardonnez si je vous retiens un moment , et si je sollicite un entretien dont dépend peut-être mon bonheur et le votre.

ANGELA.

Seigneur , je suis prête à vous entendre. (*à part.*) Je tremble.

LE PRINCE.

Daignerez-vous , pour un instant , me voir en moi que l'ami le plus tendre , et non l'époux qu'on vous destine. Je sais que le comte de Montaldi a sur vous tous les droits d'un père ; il

n'accorde votre main, mais vous seule pouvez m'apprendre si je ne dois ma félicité qu'à votre obéissance ?

ANGELA.

Seigneur, vos vertus...

LE PRINCE.

Il se peut que j'aie quelques droits à votre estime, sans obtenir de vous un sentiment plus tendre : celui qui doit unir deux époux, celui qui comblerait mes vœux, puis-je espérer qu'un jour je vous l'inspirerai ?.. Vous ne répondez pas... , vous vous troublez ! ah ! sans doute ce silence doit m'alarmer belle Angéla ! confiez-vous à ma foi ; et si l'aveu que je sollicite ne m'est point favorable, comptez que j'en serai seul instruit ; seul je me donnerai tous les torts aux yeux du Comte, et je saurai par ma conduite vous mettre à l'abri de sa colère.

ANGELA.

Ah ! tant de générosité doit exciter ma confiance. Hélas ! que n'ai-je plutôt trouvé un ami à qui je pusse ouvrir mon cœur !... Mais seule, sans appui, privée dès l'enfance d'un père chéri...

LE PRINCE.

Je veux le remplacer, Angéla, parlez-moi comme vous lui parleriez.

ANGELA.

Oui, je serai votre fille ; je vais mettre mon sort en vos mains, et vous en laisser l'arbitre. Seigneur, si le hasard m'eût fait vous rencontrer plutôt, sans doute l'estime, l'admiration qu'inspire vos vertus, la noblesse de votre caractère, auraient décidé mon choix, et m'aurait fait ambitionner l'honneur d'être votre épouse, mais le cœur ne se donne qu'une fois, et lorsque je vous ai connu, j'aimais...

LE PRINCE.

Vous aimiez !...

ANGELA.

Ah ! rappelez toute votre indulgence ! Je tremble de vous avoir offensé...

## SCENE X.

ANGELA, LE PRINCE, LÉON *dans le fond.*

LE PRINCE.

Rassurez-vous, Angéla, mais dites ? cet amour était donc un mystère ?

ANGELA.

A qui aurais-je osé le confier ? Celui que j'aime est loin de posséder les avantages que le Comte exige dans mon époux. J'ai dû me taire.

LE PRINCE.

Et quel étoit votre espoir ?

ANGELA.

Le temps, une naissance illustre, peuvent conduire à la fortune. (*Pius lentement*) Nous attendions tout, d'ailleurs, d'un protecteur puissant... qui peut-être va nous abandonner...

LE PRINCE.

Que dites-vous ?

ANGELA.

Peut-être nous accusera-t-il de dissimulation, lorsque la crainte de l'offenser nous a seule retenus jusqu'à ce jour ? (*Avec chaleur*) Mais non, vous ne retirerez pas votre appui à celui qui vous tient lieu de fils. Quels que soient vos torts, vous aurez pitié de Léon, de la malheureuse Angéla...

LE PRINCE.

Léon ! Se peut-il ?..

LÉON, *se jetant aux pieds du Prince.*

Oui, mon oncle, je l'aime. Mon crime est involontaire. Pardonnez ou je meurs à vos genoux.

LE PRINCE

Levez-vous, Léon. O malheureux enfans ! qu'avez-vous fait !

LÉON.

Avant qu'Angéla eût attiré vos regards, nous nous aimions, et lorsque j'appris qu'un sort cruel vous rendait mon rival, j'ai vainement essayé de sacrifier mon amour à ma tendresse pour vous, à la reconnaissance. Hélas ! cet effort est au-dessus de moi : je puis mourir ; mais je ne puis cesser de l'adorer.

ANGELA.

Seigneur... pardonnez !..

LÉON.

Mon oncle !

LE PRINCE.

Ce n'est pas moi qu'il faut fléchir. Que ne puis-je, en vous ouïssant, assurer votre bonheur !

LÉON, *avec joie.*

Qu'entends-je ?

ANGELA.

Quoi ! vous consentiriez ?..

LE PRINCE.

Avèz-vous pu douter de mon cœur ? Ah ! pourquoi, dans les premiers tems de votre amour, ne m'avoir pas tout confié ? Alors peut-être, il eut été plus facile d'obtenir le consentement du Comte. Il ne verroit pas se rompre une alliance qui flatte son ambition.

LÉON.

Soutenu par vous, j'ose encore espérer...  
LE PRINCE, *soupirant.*

Ah ! mon cher Léon, vous ignorez le plus grand obstacle !..

ANGELA.

En m'accordant à Léon, mon oncle s'allie toujours à votre famille.

LE PRINCE, *de même.*

Hélas!

LÉON.

Je suis sans fortune il est vrai; mais vos bontés, celles du Grand-Duc, m'ouvrent une carrière honorable. Croyez que je saurai m'y distinguer, et j'acquerrai ces richesses que m'a refusé le sort.

LE PRINCE, *serrant Léon dans ses bras.*

Léon! mon cher enfant!.. je voulais retarder un aveu bien cruel!.. votre amour m'y force; je ne puis tromper le Comte; je ne puis l'implorer pour vous, sans révéler un secret...

ANGELA.

O ciel!

LÉON, *avec effroi.*

Que voulez-vous dire?

LE PRINCE.

Léon, rappelle ton courage...

LÉON.

Mon oncle!

LE PRINCE.

Tu n'es pas mon neveu.

LÉON.

Dieu!

ANGELA.

Qu'entends-je!

LE PRINCE.

Ta famille m'est inconnue. Le tems seul pent...

LÉON.

Ah! malheureux!

ANGELA.

Plus d'espoir!

LE PRINCE.

Je n'en serai pas moins ton appui, ton père. Montaldi m'entendra, j'emploierai tout pour le toucher.

ANGELA.

Ah! sa colère...

LE PRINCE.

Rassurez-vous, Angéla; quelque soit l'issue de mon entretien avec lui, il rompra l'hymen projeté, et peut-être...

ANGELA.

Mon oncle vient, suivi de ses vassaux.

LE PRINCE.

Ne laissez rien paraître et comptez sur moi.

Léon.

## SCENE XI.

Les Précédens, LE COMTE, Vassaux.

LE COMTE.

Seigneur, instruit de votre arrivée, je n'ai pu résister à mon impatience...

LE PRINCE.

Je la partageais, Comte, et j'allais me rendre au château.

LE COMTE.

Je vais vous y conduire. Ce jour est le plus beau de ma vie.

LE PRINCE.

Si mes vœux ne sont point trompés, votre chère Angéla lui devra son bonheur.

LE COMTE.

Amis, que tout ici respire la joie, et fêtez à l'envie l'heureuse union qui s'apprête. (*Ils sortent tous.*)

## SCENE XII.

LÉON, *seul.*

Je reste anéanti, et je n'ai pas la force de les suivre; je ne suis pas son neveu!... O malheureux Léon! Ce dernier coup manquait à ton infortune. Angéla!... Angéla!...

## SCENE XIII.

LÉON, MARIA.

MARIA.

Eh bien! le Prince est-il instruit? pouvez-vous espérer?

LÉON.

Maria, je perds Angéla pour jamais.

MARIA.

O ciel! le courroux de votre oncle...:

LÉON

Gardez-vous de l'accuser; il est le plus généreux des hommes, mais le sort, le sort cruel me ravit tout, m'enlève ce que j'aime, et je n'ai plus d'autre espoir que la mort. (*Il sort.*)



## SCENE XIV.

MARIA, - ROBERTO.

ROBERTO.

La fête sera superbe.

MARIA.

Il s'agit bien de fête ! ô mon dieu ! mon dieu !

ROBERTO.

Qu'est-ce que tu as donc ?

MARIA.

Les pauvres enfans sont perdus ; ils s'aimaient , ils sont désespérés , et je suis plus malheureuse qu'eux. (*Elle rentre chez elle.*)

## SCENE XV.

ROBERTO, *seul et interdit.*

Qui diable y comprend quelque chose ! c'est un logogriphe que c'te femme là. (*Il la suit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente une chambre gothique, ornée de vieux meubles : plusieurs portraits de famille couvrent les murs.)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELA, LÉON

LÉON.

Où peut-il être ? Qu'il me tarde de le revoir ! ô dieu ! quel coup affreux m'a frappé !

ANGELA.

Cher Léon , l'état où je vous vois déchire mon cœur.

LÉON.

Tout espoir est perdu. Je ne suis pas son neveu. Eh ! qui suis-je donc ! qui suis-je , ô ciel !

ANGELA.

Léon , bon courage ; quelque soit le mystère qui couvre votre naissance, le temps peut l'éclaircir ; songez qu'il vous reste mon cœur , vos vertus et l'amitié du Prince.

LÉON.

Votre cœur , généreuse Angéla ? Eh ! , quoi , si j'étais né d'une famille obscure ? . . .

ANGELA.

Je vous aimerais davantage , et ma tendresse alors ne vous consoleraient-elle pas de l'injustice du sort ?

LÉON.

Ah ! mon Angéla , il ne nous est pas permis de nous abuser. Ce secret connu du Comte , va m'attirer son mépris ; il faudra fuir , aller loin de vous , et peut-être un rival plus digne de votre main . . .

ANGELA.

Léon ! . . . je pardonne à votre douleur un semblable soupçon.

LÉON.

Non. Je ne doute pas de votre cœur ; excusez un malheureux que le désespoir égare ; qui vous adore et qui vous perd !

ANGELA.

Hélas ! votre malheur n'est-il pas le mien ? Et si l'on nous sépare , croyez-vous que j'y survive ?

LÉON.

Quel sort est le nôtre ! la bonté du Prince m'avait fait entrevoir un moment la félicité ; un mot , un seul mot a tout détruit.

Ah! sans mon amour, ce coup n'eut point abattu mon âme. Destiné désormais à une existence ignorée, je renoncerais sans me plaindre aux avantages brillans du rang et de la fortune. Hélas! il ne sont pas l'objet de mes regrets! Mais me séparer d'Angela, la quitter sans retour! voilà l'écueil de tout mon courage.

ANGELA.

Le Prince nous a promis son secours; on peut compter sur lui. Sans doute il trouvera le moyen de nous servir.

LÉON.

Si du moins nous pouvions lui parler, connaître ses projets?

ANGELA.

On m'avait dit qu'il était dans cet appartement, et je m'empressais de venir l'y joindre quand je vous ai rencontré.

LÉON.

Non. Je ne puis demeurer dans cet état d'incertitude et de souffrance! Je cours le chercher; peut-être en sait-il plus qu'il n'a voulu m'en dire... Il faut qu'il m'instruise; il faut que je sache....

ANGELA.

Le voici.

LÉON.

Dieu! qu'il a l'air triste et rêveur!

## SCENE II.

ANGELA, LÉON, LE PRINCE, *réfléchissant profondément.*

LÉON.

Seigneur...

LE PRINCE, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est vous, mes chers enfans.

LÉON.

Seigneur...

LE PRINCE.

Appelle-moi ton père, Léon, ma tendresse pour toi m'a mérité ce titre.

LÉON.

Oui, mon père, j'oserai toujours vous donner ce nom; le sort peut me poursuivre sans m'en rendre jamais indigne.

LE PRINCE.

Celui qui dispose à son gré de l'univers, peut, quand il lui plaît, changer nos fortunes. Il a veillé sur toi dès le jour de ta naissance; il achèvera son ouvrage.

LÉON.

Croyez-vous donc possible qu'il me rende un père, des parens?

LE PRINCE.

Je le crois plus que jamais.

LÉON.

Vous m'avez cependant assuré que ma famille vous était inconnue ?

LE PRINCE.

Il est vrai.

LÉON.

Qui pourra jamais nous faire découvrir...

LE PRINCE.

Le hasard nous sert quelque fois au moment où l'on a perdu tout espoir.

ANGELA.

Sans doute, depuis vingt ans vous avez fait en vain plus d'une démarche ?

LE PRINCE.

Aucune.

ANGELA.

Se peut-il ?

LE PRINCE.

Un serment sacré me le défendait.

LÉON.

Et maintenant ?

LE PRINCE.

Maintenant je puis agir.

LÉON.

Quel mystère ! mais comment ai-je été remis dans vos mains ?

LE PRINCE.

Il n'est pas encore tems de vous en instruire. Avant tout, laissez-moi m'occuper d'une recherche dont j'espère beaucoup. J'ai besoin de rester seul ici ; dans peu vous reviendrez.

LÉON.

Vous ne parlez pas au Comte ?

LE PRINCE.

Je le verrai plus tard.

ANGELA.

Nous vous laissons, Seigneur.

LE PRINCE.

Mes chers enfans, croyez que je ne négligerai rien pour vous rendre le bonheur.

ANGELA.

Hélas ! nous n'espérons qu'en vous.

(Angéla et Léon sortent lentement en regardant toujours le Prince.)

## SCENE III.

LE PRINCE, *seul.*

Plus je rassemble mes souvenirs et plus je reconnais distinctement cette chambre et les lieux qui y conduisent. Ce château est voisin de Florence. Non, je n'en puis douter. C'est ici que l'on m'introduisit il y a vingt ans; c'est-là qu'on m'a fait prononcer le terrible serment qui me contraignait au silence. O justice divine! permettras-tu qu'enfin ce mystère fût dévoilé? M'as-tu conduit dans ces lieux pour en découvrir l'auteur? Cette femme que j'ai fait avertir de venir me parler, est, m'a-t-on dit, depuis long-temps dans le château. Elle peut m'instruire, mais il faut la questionner avec prudence, et ne point laisser deviner tout l'intérêt... On vient; c'est elle, sans doute.

## SCENE IV.

LE PRINCE, MARIA.

MARIA.

On m'a dit, Monseigneur, que vous me demandiez.

LE PRINCE.

C'est vous qui êtes concierge du château?

MARIA:

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Je désire avoir quelques renseignemens sur la famille du Comte. Je n'ose les demander à lui-même, dans la crainte de renouveler ses chagrins. Il paraît que, jeune encore, il avoit perdu tous ses parens?

MARIA.

Hélas! oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Vous habitez Montaldi depuis long-tems?

MARIA.

Depuis vingt-deux ans.

LE PRINCE.

Cette terre appartenait-elle alors au comte Urbino?

MARIA.

Non, Monseigneur! Son père vivoit encore; mais il est mort peu de tems après nous avoir placés.

LE PRINCE.

Le comte Urbino a-t-il été marié?

MARIA.

Jamais.

LE PRINCE.

Il avait un frère ?

MARIA.

Nous l'avons perdu aussi.

LE PRINCE.

Le frère était-il marié ?

MARIA, *surprise, hésite un peu.*

Non, Monseigneur.

LE PRINCE.

Le comte vient rarement à Montaldi ?

MARIA.

Il ne l'a habité que l'année qui a suivie la mort de son père.

LE PRINCE.

Vous rappelez-vous au juste à quelle époque ?

MARIA.

Il y a vingt ans.

LE PRINCE.

Vous êtes certaine que le Comte habitait Montaldi il y a vingt ans ?

MARIA.

Oui, Monseigneur. Il y est resté une année entière.

LE PRINCE.

Et quelle femme était alors avec lui ?

MARIA, *très-surprise.*

Aucune, Monseigneur.

LE PRINCE, *réfléchissant.*

Aucune femme...

MARIA, *à part.*

Où veut-il en venir ?

LE PRINCE.

Etant concierge du château à cette époque, vous avez dû en connaître les habitans ?

MARIA

Monsieur le Comte nous avait défendu d'approcher des appartemens qu'il occupait.

LE PRINCE, *surpris.*

Il avait défendu !

MARIA.

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Mais il était cependant servi par quelques domestiques ?

MARIA.

Un seul homme de confiance, son valet de chambre.

LE PRINCE *vivement.*

Cet homme est-il encore dans la maison ?

MARIA.

Non, monseigneur : il l'a quittée depuis huit ans ;

LE PRINCE.

Habite-t-il Florence?

MARIA.

Je l'ignore, nous n'en avons plus entendu parler.

LE PRINCE à voix basse

Cet homme a disparu. (*haut*) Comment le nommer-vous?

MARIA.

Léonardo.

LE PRINCE.

Mais êtes-vous bien sûre que le Comte n'ait jamais eu d'enfant?

MARIA.

Très-sûre, monseigneur.

LE PRINCE examinant la chambre.

Les appartemens n'ont point été remeublés depuis ce tems?

MARIA.

Monseigneur ne venant ici que pour peu de jours, cette partie du château reste toujours fermée.

LE PRINCE, comme un homme qui se rappelle quelque chose.

Il doit y avoir une grange dans la première cour?

MARIA

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Ma bonne, je suis fâché de vous avoir dérangée dans vos occupations. Je vous laisse . . . (*Revenant sur ses pas.*) Il est inutile de dire au Comte que je vous ai questionnée sur sa famille. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MARIA seule.

L'ai-je bien entendu? Se pourrait-il que le Prince eût des soupçons? . . . pourquoi m'interroger ainsi? pourquoi me recommander le silence? . . . Non, tout cela n'est pas naturel. Il a parlé de femme, d'enfant. . . . Ah! Grand Dieu! serait-il instruit du sort de l'infortunée Béatrix? saurait-il quelque chose de son enfant? Ah! si je le croyais! . . . j'aurais du m'éclaircir . . . un mot peut-être l'eût éclairé et m'eût obtenu sa confiance; . . . mais il n'est plus temps. Comment le revoir sans témoins. . . comment l'instruire! . . . Je suis hors de moi, et mes idées se troublent!

SCÈNE VI.

MARIA, ROBERTO.

MARIA.

Ah! te voilà: as-tu vu le Prince?

Léon.

ROBERTO.

^ Certainement ; en venant ici je l'ai aperçu qui traversait la grande cour. Il m'a appelé et m'a demandé de lui ouvrir la grange.

MARIA.

Eh bien ?

ROBERTO.

Eh bien. Je l'ai ouverte. A peine étoit-il entré qu'il s'est écrié : c'est cela, c'est cela même ; que diable voulait-il donc dire ?

MARIA.

Après , après.

ROBERTO.

Après. Je ne sais rien , puisqu'il m'a dit d'le laisser seul. Il examinait tout . . . sais-tu bien que c't'homme là a quelque chose d'extraordinaire.

MARIA.

O mon ami , mon ami , il faut que je lui parle , que j'obtienne de lui un entretien secret.

ROBERTO.

Ma femme , qu'est-ce que cela signifie ?

MARIA.

Il faut que je lui parle te dis-je.

ROBERTO.

Est-ce que tu deviens folle ?

MARIA.

Non. J'ai toute ma raison , le Prince est instruit , je n'en doute pas.

ROBERTO.

Morbleu ! explique-toi donc plus clairement ?

MARIA, regardant si personne ne vient.

Ecoute , Roberto . tant qu'il m'a été impossible d'agir , je n'ai eu d'autre parti à prendre que celui du silence , et je t'ai caché un secret.

ROBERTO.

Tu m'as caché un secret ; mais c'est fort mal , ça , c'est très-mal.

MARIA.

Ce n'est pas le moment de nous quereller ; il faut ici la plus grande prudence ; sauras-tu te taire ?

ROBERTO.

Mais apprends-moi donc quelque chose , si tu veux m'éprouver ?

MARIA.

Patience.

ROBERTO.

Dis donc , dis donc ?

MARIA.

Il faut d'abord que tu saches que ton premier maître , le jeune Vincent de Montaldi , était marié.



ROBERTO.

Il était marié!

MARIA, *secrètement.*

J'ai été la confidente de son amour pour Béatrix de Rosalba, et témoin de leur mariage.

ROBERTO.

C'est donc pour ça qu'elle a disparu un beau jour?...

MARIA.

Oui, elle habitait une maison à quelques lieues d'ici; le vieux Comte mourut; ton maître fut tué; Béatrix était alors enceinte; elle allait prouver son mariage et réclamer ses droits, lorsqu'une nuit elle fut enlevée par d'infâmes ravisseurs.

ROBERTO.

Et où l'ont-ils conduite?

MARIA.

Ici.

ROBERTO.

Ici!

MARIA.

J'en suis sûre. La nuit même de son enlèvement, on a vu Léonardo, alors confident du comte Urbino, descendre de voiture, avec une femme, à la petite porte du parc. Depuis ce moment, personne de nous n'a pu approcher de la partie du château qu'habitait le Comte. C'est-là, sans doute, qu'il avait renfermé sa victime. Trois mois se sont passés ainsi, et en calculant les époques, c'est pendant ce tems qu'elle a dû donner le jour à son enfant; enfin, le Comte est parti pour Florence, alors, j'ai visité tous les appartemens et jusqu'aux souterrains; mais l'infortunée Béatrix n'y était plus.

ROBERTO.

Il l'avait donc emmenée avec lui?

MARIA.

Je l'ignore, mais si elle existait, crois-tu que depuis vingt ans elle n'eût pas trouvé le moyen de nous instruire de son sort.

ROBERTO.

Hélas! tu as raison, il n'est que trop probable...

MARIA.

Tu connais bien la chambre verte?

ROBERTO.

Oui.

MARIA.

En la visitant, dans mes recherches, j'ai trouvé derrière un meuble le porte-feuille de Béatrix; il renfermait son acte de mariage, les lettres de son époux, et plusieurs papiers qu'elle avait voulu sans doute soustraire à ses ravisseurs.

ROBERTO.

Tu as tout gardé?

MARIA.

Certainement.

ROBERTO.

Je reste anéanti. Non, je n'aurais jamais cru qu'on fût capable d'un crime aussi noir. (*A Maria.*) Et depuis vingt ans tu te tais ! et tu laisses le coupable jouir en paix des dépouilles de l'innocence !

MARIA.

Que pouvais-je faire ?

ROBERTO.

Accuser les scélérats, les forcer à tout avouer.

MARIA.

Mon seul témoignage eut été insuffisant.

ROBERTO.

N'as-tu pas ces papiers ?...

MARIA.

M'en croira-t-on sur la manière dont ils sont tombés dans mes mains ?

ROBERTO.

Il n'importe. La veuve de mon jeune maître, son enfant, qui vit encore peut-être ! l'héritier de tous les biens de Montaldi ! le seul héritier !...

MARIA.

Roberto, tu m'as promis de te contenir ?

ROBERTO.

Eh bien oui, mais tu vas agir aujourd'hui, aujourd'hui même. Je ne veux pas plus long-temps manger le pain d'un misérable.

MARIA.

Ah ! je pense comme toi, et depuis bien des années j'aurais quitté Montaldi, sans l'espoir de découvrir un jour...

ROBERTO.

Il faisait semblant de pleurer son frère !

MARIA.

Roberto !

ROBERTO.

Mon pauvre maître ! et son enfant, qu'est-il devenu ?

MARIA.

Écoute donc. Je crois le Prince instruit.

ROBERTO.

Le Prince ?

MARIA.

Il vient de me questionner d'une manière si extraordinaire.

ROBERTO.

Eh bien, il faut lui découvrir tout.

MARIA.

S'il a des soupçons, ce que je puis lui dire aidera...

ROBERTO.

Faut lui parler tout d'suite.

MARIA.

Maintenant ce'a est impossible ; je n'ai pas les papiers sur moi.

ROBERTO.

Et c'te mandite fête qui va commencer !

MARIA.

Songe qu'il faut te contraindre. Ce soir nous irons trouver le Prince dans son appartement ; je porterai les papiers et... J'entends du bruit , retirons-nous.

ROBERTO.

Je crois que c'est lui.

MARIA.

N'importe ; il ne serait pas prudent de lui parler ici ; le Comte peut nous surprendre , il vaut mieux attendre à ce soir.

ROBERTO.

Mais ce soir c'est bien tard.

MARIA.

Veux-tu tout perdre. Viens , viens donc.

(Ils sortent par la porte de côté.)

## SCENE VII.

LE PRINCE , *par la porte du fond.*

Plus de doute. Et ce château appartenait alors au Comte ! c'est donc lui , lui seul qui peut me dévoiler le mystère. Mais s'il est coupable , comment espérer qu'il l'avoue ? et s'il ne l'est pas , comment oser l'accuser ?.. Ne hasardons rien. Dissimulons avec lui , et servons nous d'un moyen qui le force à se trahir.

## SCENE VIII.

LE PRINCE , ANGELA , LÉON.

ANGELA.

Seigneur, le Comte vous cherche ; il est sur nos pas.

LE PRINCE.

Je l'attends avec impatience.

LÉON.

Vous paraissez inquiet , Seigneur.

LE PRINCE.

Mes chers enfans , votre sort va se décider. Mais prenez courage , j'ai quelques espérances...

LÉON.

J'entends le Comte.

ANGELA.

Faut-il vous laisser avec lui ?

LE PRINCE.

Non. Demeurez tous deux.

LÉON.

O ciel ! quel moment !

## SCÈNE IX.

Les Précédens, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous m'excuserez, Seigneur, si je vous ai quitté, j'avois quelques ordres à donner pour la fête qui se prépare, et j'ai pensé qu'Angéla...

LE PRINCE.

Il me tarde de nous voir réunis, Comte. Puis-je vous entretenir avant que la fête commence ?

LE COMTE.

Je suis à vos ordres.

LE PRINCE.

Avant tout, permettez-moi de faire une supposition à laquelle je vous prie de vouloir bien répondre.

LE COMTE.

Parlez Seigneur.

LE PRINCE.

Si le cœur de l'aimable Angéla n'eût plus été libre lorsque je me suis présenté, ne m'auriez-vous pas refusé sa main ?

LE COMTE.

En doutez-vous, mon Prince ?

LE PRINCE.

Non. Je sais que vous avez pour elle la tendresse d'un père. Son bonheur est le premier objet de vos desirs ; eh bien, Comte, il est encore entre vos mains ; il faut faire aujourd'hui ce que vous auriez fait alors. Je vous rends une parole que je ne dois qu'à votre erreur.

LE COMTE.

Qu'entends-je ? Angéla...

LE PRINCE.

Léon a su lui plaire : ils s'aiment depuis un an.

LE COMTE *avec colère.*

Votre neveu, ciel ! et pourquoi m'avoir caché... ?

LÉON *au Comte.*

Seigneur, pardonnez : la crainte d'un refus, l'espoir de devenir plus digne d'un pareil bonheur...

LE PRINCE.

Léon, quoique jeune, s'est déjà distingué dans sa carrière ; il est aimé du grand Duc, il peut aller à tout ; en renouant à la main d'Angéla, je renonce pour jamais à Phynou, et dès ce jour ; j'assure à Léon la moitié de ma fortune.

## LE COMTE.

Je vous entends Prince, il faut rompre une alliance dont se seroit honorée ma vieillesse... Vous désirez aujourd'hui qu'un neveu chéri vous remplace dans ma famille; eh bien, Seigneur, Léon, traité par vous comme un fils, ne peut essayer un refus, et...

## LE PRINCE.

Son bonheur m'est aussi cher que le mien, il est vrai; mais avant de vous presser d'y consentir, Seigneur, je vous dois encore un aveu.

## LE COMTE.

Et quel est-il?

## LE PRINCE.

Léon, que j'aime si tendrement, à qui je tiendrai lieu de père jusqu'à ma dernière heure, Léon...

## LE COMTE.

Achievez.

## LÉON à part.

Ciel!

## ANGÉLA à part.

Je tremble!

## LE PRINCE.

Léon n'est point mon neveu.

## LE COMTE.

Se peut-il?... Et quel est son nom?

## LE PRINCE.

Je l'ignore: j'ai tout lieu de croire, cependant, qu'il sort d'une noble famille; la tendresse que je conçus pour lui, dès ses premières années, me fit désirer de l'approcher de moi; mon frère avait terminé sa vie dans un pays lointain; je fis croire que pendant son séjour dans ces climats, il y avoit donné le jour à un fils, et je fis élever Léon dans mon palais, sous le nom de mon neveu.

## LE COMTE.

Mais quel événement l'a remis dans vos mains?

## LE PRINCE.

Depuis vingt ans, le serment terrible qu'on m'a fait prononcer, me forçait au silence; Léon même ignorait son sort; mais l'espoir de lui rendre un jour une famille, m'a fait tenter le seul moyen qui me restât. J'ai été me jeter aux pieds du chef de la Foi; j'ai déposé dans son sein mon secret, et les doutes de ma conscience; il a cru devoir me relever d'une promesse arrachée par la contrainte; enfin il m'a rendu libre de revenir à Florence, d'y faire les recherches nécessaires....

LE COMTE, *troublé.*

C'était donc à Florence?

## LE PRINCE, à part.

Il se trouble. (*Il approche un siège à Angéla qui se soutient à*

*peine.*) Remettez-vous Angéla ; asseyez-vous Léon ; écoutez-moi tous. (*Il s'assied.*) J'avais trente ans à-peu-près, lorsque dans un fatal duel j'otai la vie à l'ami de ma jeunesse. Désespéré de ce crime involontaire, auquel l'infortune m'avait contraint, je résolus de l'expier, et je me décidai à faire le voyage de la Terre-Sainte ; mais à pied, sous un nom supposé, couvert des vêtemens de la misère, et m'imposant toutes les privations qu'elle entraîne. Mon vœu était près d'être accompli, et je prenais le chemin de Milan, lorsqu'un jour, dans les environs de Florence, qui m'étaient inconnus, je perdis mon chemin ; la nuit qui survint, un orage affreux, tout contribua à m'égarer davantage. J'étais depuis plusieurs heures, sans pouvoir joindre une habitation, quand une lumière lointaine ranima mon courage et mès forces prêtes à m'abandonner. Je dirigeai mes pas de ce côté, et je parvins à une grille qui était fermée. Habitué, pendant mon voyage, à solliciter la pitié des autres, je chantai quelques plaintes sur un ton lamentable, pour implorer du secours ; un homme vint ouvrir ; il me permit d'entrer dans une grange et m'y laissa après m'avoir enfermé.

LE COMTE, à part.

O ciel !

LE PRINCE.

A peine m'eut-il quitté, qu'accablé de fatigue, je m'endormis ; je ne sais depuis combien de temps mon sommeil durait, lorsque je fus réveillé par le même homme qui m'avoit introduit : il s'assit près de moi, sur la paille qui me servait de lit, et me fit plusieurs questions sur mon nom, mon état et mon pays. Je répondis ainsi que j'avais fait pendant tout mon voyage, de manière à lui persuader que j'étais un pauvre misérable, presque toujours errant, et ne vivant que de charités. Hé bien, me dit-il, tu es l'homme qu'il nous faut ; suis moi.

LE COMTE, à part.

Imprudent !

LE PRINCE.

J'obéis. Alors mon guide éteignit la lanterne sourde qu'il portait, et me prenant la main, il m'introduisit dans une maison que je jugeai très-vaste, par le nombre d'appartemens qu'il nous fallut traverser ; le plus grand silence et la plus grande obscurité régnaient autour de nous ; mais en passant près d'une porte, il me sembla entendre les cris et les sanglots d'une femme. Je frémis. Celui qui me conduisait pressa le pas, et je continuai à le suivre dans le plus grand trouble ; enfin il s'arrêta : les cris que j'avais entendus, mille réflexions que j'avais faites pendant notre marche mystérieuse, tout contribuait à m'alarmer. Je ne sais quoi me dit qu'un grand crime se consommait dans cette maison, et que peut-être j'en allais être le complice ou la victime. . . vous vous troublez, Seigneur... jugez de l'état où j'étais. Nous entrâmes, et mon conducteur me présenta à un homme

masqué, qu'il me dit être son maître ; il lui parla tout bas quelque temps. Alors l'inconnu se retournant vers moi : « Approche, me dit-il, et ne crains rien, si tu obéis strictement à ce qu'on va te prescrire. Tu vois cet enfant, ajouta-t-il, en découvrant une corbeille placée près de lui. Il importe qu'il ne puisse jamais connaître sa famille. Je vais le remettre en tes mains, avec une somme considérable, si tu t'engages par les sermens les plus saints à ne jamais revoir Florence, à ne faire aucunes démarches pour retrouver les lieux où tu es maintenant, à garder enfin un silence éternel sur tout ce que tu vois. L'habit que tu portes doit te rendre un serment sacré ; tu ne sortiras plus d'ici sans l'avoir prononcé ; mais si tu le trahissais ! tremble ! ma vengeance t'atteindrait partout ; j'aurai les yeux sur toi, fusses-tu caché au bout de l'Univers, et c'en est fait de ta vie, à la moindre indiscretion. » Le ton, l'air terrible de l'inconnu me glaçait d'épouvante. Depuis vingt ans, l'horreur de ce moment ne s'est point effacé, et tous les objets qui m'environnaient alors, sont encore présents à ma mémoire ; je vois toujours cette vaste salle faiblement éclairée, ces murailles noircies par le temps et ornées de quelques portraits de famille, ces vitraux chargés d'armoiries ; ces vieux meubles, qui cependant annonçaient l'opulence... une lampe brûlait sur une table... (*montrant le Comte.*) L'inconnu était là ; sa taille était noble ; à travers son masque, il attachait sur moi des regards farouches... Seigneur, vous frémissez.

LE COMTE, *hors de lui.*

Ce terrible récit...

LE PRINCE, *à part.*

C'est lui.

LÉON.

Enfin, mon oncle, il vous fit jurer ?...

LE PRINCE, *observant toujours le Comte.*

Oui, je promis, je jurai...

LÉON.

Et l'on me remit dans vos mains ?...

LE PRINCE.

Oui, mon cher Léon.

## SCENE VIII.

Les Précédens, ROBERTO.

ROBERTO.

Seigneur, la fête va commencer. (*Tout le monde se lève.*)

Léon.

LE PRINCE, *bas au Comte.*

Comte, ne faisons point d'éclat. Ce moment n'est pas propre à un éclaircissement. Assistons à la fête. Nous reprendrons cet entretien.

LE COMTE.

J'en chercherai l'occasion. (*à part.*) Il sait tout, il est perdu. (*haut.*) Allons prendre part aux jeux que nous ont préparé ces bonnes gens.

LE PRINCE.

Je vous suis. (*Ils sortent.*)

ROBERTO, *seul.*

Que s'est-il donc passé? Ils ont tous un air singulier... Ne les perdons pas de vue, il y a quelque chose d'extraordinaire. (*Il sort.*)

FIN DU SECOND ACTE.



---

## ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le parc de Montaldi; de chaque côté de la scène est un pavillon; un banc est placé sous un dais de fleurs.)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PAOLO, Danseurs et Danseuses.

PAOLO.

Oh! çà, êtesvous tous prêts? N'allez pas faire de sottises. Le père Roberto aurait bien du rester à votre tête, pour recevoir Monseigneur. Demandez-moi un peu s'il avait besoin d'aller lui-même l'avertir! Je ne sais pas c'qu'il a c'soir, ce père Roberto; il a l'air d'un fou... Ah! les v'là qui viennent, les v'là qui viennent, à vos postes.

---

### SCÈNE II.

LE PRINCE, LE COMTE, LÉON, ANGELA, ROBERTO,  
PAOLO, Vassaux des deux sexes.

(*À l'entrée du Comte, d'Angela et du Prince, les Vassaux crient :*)

Vive Monseigneur! vive not' jeune maîtresse et son époux!

LE COMTE, *à part.*

Je ne vois pas Léonardo.

(Les paysans conduisent le Comte, le Prince et Angéla sur le banc. Léon se place près d'eux.)

BALLET.

(Sur la fin du ballet, Léonardo, déguisé, se montre au Comte; celui-ci l'aperçoit et lui fait un signe d'intelligence.)

ROBERTO, *placé à l'un des coins de la scène à tout vu: il dit,*  
*à part.*

Ciel! c'est Léonardo!

LE COMTE, *se levant.*

C'est assez, mes amis, le Prince et moi nous sommes sensibles à l'affection que vous nous témoignez. La nuit vient, suivez-nous au château, et prenez part au repas qui vous est préparé.

(Le Prince, le Comte, Angéla et Léon sortent, suivis des vassaux.)

## SCENE III.

MARIA , ROBERTO.

MARIA , *arrétant Roberto qui sortait.*  
Écoute donc , écoute donc !

ROBERTO , *préoccupé.*  
Je ne peux pas , il faut que je les suive . . .

MARIA , *l'arrétant encore.*  
Mais un mot .

ROBERTO.  
Pas un seal . Léonardo est ici .

MARIA.  
Léonardo !

ROBERTO.  
Oui ; je l'ai reconnu , le Comte lui a fait un signe . . . laisse moi ,  
laisse moi . (*il sort en courant.*)

## SCENE IV.

MARIA , *seule.*

Léonardo serait ici ! que vient-il y faire ? ont-ils quelques nouveaux projets ? . . . Ce n'est pas sans motifs que ce misérable reparait à Montaldi . Grâce au ciel , le Prince est ici , il va tout savoir , et nous pourrons déjouer leur complot . Qu'il me tarde de lui parler . . . après le repas , sans doute , il se retirera dans son appartement , j'irai le trouver aussitôt ; mais rejoignons Roberto : je crains qu'il ne commette quelque imprudence . Hélas ! nous sommes peut-être entourés de dangers , et la moindre indiscretion peut nous perdre . (*elle sort.*)

## SCENE V.

LE COMTE , LÉONARDO , *par le pavillon à droite.*(*Ils entrent par le pavillon à droite.*)

LE COMTE.

Tu viens de traverser le pavillon qu'occuperont le Prince et Léon . C'est droit ici qu'il faudra marcher . Tu reconnaîtras bien cette porte ?

LÉONARDO.  
Certainement .

LE COMTE.  
Combien serez-vous ?

LEONARDO.

J'amenerai trente hommes qui n'en craignent pas deux cents.

LE COMTE.

Bon. Délivrez-moi du Prince et de son protégé, je vous permets après de piller, de dévaster le château.

LEONARDO.

Ah! je vous réponds que mes gens s'en acquitteront à merveille.

LE COMTE.

Il le faut, pour éloigner de moi tout soupçon. Va rassembler tes gens, et tâche d'être prêt dans une heure. Fatigué de la fête, chacun dormira dans le village, et vous aurez le temps d'agir avant qu'il arrive un secours suffisant.

LEONARDO.

Si nous mettions le feu, pour augmenter le trouble?

LE COMTE.

Oui, du côté des écuries, mes gens et ceux du Prince s'y porteront d'abord, et cela nous en débarrassera.

LEONARDO.

Allez, tout sera bien conduit.

LE COMTE.

Dès que l'alarme sera générale, vous vous échapperez par les souterrains, et je me charge d'entraver les recherches qui seront faites contre vous.

LEONARDO.

Ainsi tout est convenu, je vais rassembler mon monde.

LE COMTE.

Oui; je rejoins le Prince que j'ai quitté sous prétexte de donner quelques ordres. Si dès ce soir il me demandait un éclaircissement, j'ai préparé une histoire dont il n'aura pas le temps d'exiger les preuves.

(Roberto arrive ici dans le fond du théâtre.)

LEONARDO.

Je vous réponds que demain il ne sera plus en état de vous nuire.

LE COMTE.

J'y compte. Séparons-nous. Dans une heure, par la petite porte du parc.

LEONARDO.

Dans une heure. (Ils sortent par le fond.)

## SCENE VI.

ROBERTO, seul.

Je ne me trompais pas; c'est bien Leonardo! Quel malheur

que je n'aie pu les suivre d'assez près pour entendre tout. Par quel hasard ce coquin, qu'on n'avait pas vu depuis huit ans, reparait-il au château ? et que viennent-ils faire ici tous deux ? Les scélérats ont quelque nouveau projet. Dans une heure par la petite porte du parc... Je n'en sais pas davantage ; n'importe, je connais l'heure du rendez-vous... Il faut guetter le misérable, le saisir... Une bonne embuscade, morbleu !... Oui, mais s'il est accompagné?... Ma troupe n'est pas nombreuse, je suis tout seul... Bah ! les gens du Prince, quelques amis, les coquins ne seront pas deux cents... Tâchons seulement qu'ma femme ignore tout : elle aurait peur, elle voudrait m'empêcher d'agir... La v'là, faut d'la finesse ici, j'lui en ai déjà trop dit.

## SCÈNE VII.

ROBERTO, MARIA.

MARIA.

Où te caches-tu donc ? je te cherche partout.

ROBERTO.

Me v'la, me v'la.

MARIA.

Eh bien, Léonardo ?

ROBERTO.

Bah ! c'n'était pas lui, j'm'étais trompé. Oh ! ça, tu vas parler au Prince, j'm'en vais, moi.

MARIA.

Tu n'y viens pas aussi ?

ROBERTO.

Oh ! ben oui, j'ai bien autre chose à faire.

MARIA.

Autre chose à faire ?

ROBERTO.

Sans doute, faut-il pas que j'sois au château.

MARIA.

Mais on aura soupé tout à l'heure.

ROBERTO.

On est donc à table ?

MARIA.

Oui.

ROBERTO.

Et le Comte est-il rentré ?

MARIA.

Est-ce qu'il était sorti ?

ROBERTO.

J'n'en sais rien. Où sont les gens du Prince ?

MARIA.

Ils sont à boire là-bas ; j'ai reçu ordre du Comte de leur donner du vin à discrétion.

ROBERTO.

Pourvu qu'ils puissent encore se tenir sur leurs jambes , v'la tout c'qui m'faut ; un homme gris s'bat tout comme un autre.

MARIA.

Se battre ! et contre qui donc se battre ?

ROBERTO.

Enfin on n'sait pas c'qui peut arriver , v'la c'que j'veux dire.

MARIA.

Mais tu as un air qui m'effraye.

ROBERTO.

Quand j'te dis d'être tranquille : parle au Prince, conte lui tout, et surtout n'aies pas peur , j's'rai là. (*Il veut sortir.*)

MARIA.

Que veux-tu dire , Roberto !

ROBERTO.

Ne me retient donc pas , le temps presse , dans une heure il s'ra trop tard.

MARIA.

Explique toi ?

ROBERTO.

Il n'y a rien , je n'sais rien ; ne crains rien. (*Il sort.*)

## SCENE VIII.

MARIA, *seul.*

Écoute ! .. qu'a-t-il donc ?... me cacherait-il quelque chose ?... Il parle de danger , de combats . . . que veux dire tout cela ?... Voudrait-il faire quelques coups de tête ?... Mais il n'oserait rien entreprendre avant de connaître les suites de mon entretien avec le Prince , et cela me rassure ; je saurai toujours bien l'empêcher . . . J'entends du bruit . . . C'est le Comte . . . Cachons-nous derrière ce bosquet jusqu'à ce qu'il soit parti. (*elle se cache.*)

## SCENE IX.

LE PRINCE , LE COMTE , LÉON , deux Domestiques , portant des flambeaux , MARIA , cachée.

LE COMTE.

Je me retire , Seigneur , et je vous laisse ainsi que Léon vous livrer au sommeil.

LE PRINCE.

Un instant , je vous prie. Souffiez qu'avant de nous quitter ,

je vous demande quelques minutes d'entretien. Ici nous ne craignons point d'être observés par nos gens, et si vous le trouvez bon...

LE COMTE.

Je suis prêt à vous entendre.

LE PRINCÉ, *aux Domestiques.*

Laissez-nous.

LE COMTE, *à part.*

Tu vas m'interroger, j'espère pour la dernière fois.

(Les domestiques du Prince rentrent dans le pavillon.)

## SCÈNE X.

LE PRINCE, LE COMTE, LÉON, MARIA, *cachée.*

LE PRINCE.

Comte, il est inutile que nous dissimulions ensemble; je vous ai reconnu; c'est vous qui remîtes dans mes mains le malheureux enfant que vous vouliez ravir à sa famille. Quels étaient les motifs d'une pareille conduite? Parlez et croyez qu'il me sera doux de vous trouver innocent.

LE COMTE.

Seigneur, je pourrais nier l'accusation ou refuser d'y répondre. Je ne ferai ni l'un ni l'autre; ma conduite fut pure, et je pouvais exercer une justice plus rigoureuse, sans être blâmable. Vous en allez juger. Jeune encore, je conçus une passion violente pour une orpheline que mon père élevait dans ce château. Béatrix de Rosalba étant d'une illustre naissance, mais sans aucune fortune, ne pouvant espérer le consentement de mon père; nous n'écartâmes que l'amour, et un mariage secret nous unit. Je goûtais près de mon épouse un bonheur qu'augmentait encore le mystère qui le couvrait, lorsque je fus obligé de faire un voyage. Je restai absent une année. Libre enfin de revoir Béatrix, j'accourais près d'elle; mais que devins-je en apprenant son infâme conduite! Un misérable, attaché à mon service, l'avait séduite; elle portait dans son sein la preuve de sa honte et de la mienne. Mon premier mouvement fut d'immoler ces perfides à ma vengeance. La pitié, peut être un reste d'amour, retint mon bras; je laissai vivre l'infidèle; son indigne amant prit la fuite. Parlez, Seigneur, qu'auriez-vous fait à ma place? Devais-je rendre l'héritier de mes biens et de mon nom le fruit de l'adultère? Je me décidai à remettre cet enfant dans les mains d'un homme du peuple, qui conserverait ses jours sans pouvoir jamais lui donner les moyens de connaître sa naissance. Convert des vêtements de la misère, vous vous présentâtes au château. Je pensai que vous pouviez convenir à mon dessein... Vous savez le reste.

LÉON, *soupirant.*

Et cette infortunée Béatrix, qu'est-elle devenue ?

LE COMTE.

Quels que fussent les soins que je lui prodiguai, elle expira dans mes bras, de douleurs et de remords.

LE PRINCE.

Votre hymen avec elle ne fut donc jamais connu ?

LE COMTE!

Jamais. Maintenant, Seigneur, vous pouvez juger ma conduite. En vous confiant Léon, vous n'avez pas oublié que je vous remis une somme suffisante pour l'élever avec soin. Léon, lui-même, ne peut me trouver trop cruel, et puisqu'il respire, il doit rendre grâce à ma bonté.

LÉON.

Ah! plutôt, Seigneur, que n'avez-vous alors terminé mes tristes jours! quelle existence ô ciel! m'est destinée! sans rang, sans nom! ne connaissant de ma famille qu'une mère déshonorée... Que deviendrai-je ?

LE PRINCE.

Léon, ne suis-je pas toujours ton père? ce secret est resté enseveli pendant vingt ans, il peut l'être encore, et le Comte...

LÉON.

Non, Seigneur, je ne puis plus désormais garder la place que j'occupais près de vous. Je ne joindrai point le mensonge à la honte de ma naissance. Je me connais maintenant, il suffit. J'irai loin de vous, loin d'Angéla à laquelle j'osais prétendre! séparé de tout ce qui me fut cher, le ciel seul sera mon appui. (*Il veut sortir.*)

## SCENE XI.

Les Précédens, MARIA paraissant.

MARIA.

Arrêtez, Seigneur, arrêtez. Je puis confondre l'imposture et prouver que loin d'avoir à rougir de votre naissance, vous êtes le Comte de Montaldi, le seul légitime héritier de tous les biens de cette maison.

LÉON,

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Maria, quel délire vous égare!

LE PRINCE.

Expliquez-vous ?

MARIA, *au Prince.*

Seigneur, avant de parler, j'ose implorer votre protection. Je ne puis faire ici triompher l'innocence, qu'en m'exposant moi-même...

LE PRINCE.

Comptez sur moi, parlez; et que rien ne vous trouble.

Léon.

MARIA.

Eh bien ! Seigneur , Béatrix de Rosalba n'a jamais été unie au comte Urbino par aucuns liens. Le comte Vincent de Montaldi , le fils aîné de la famille , fut son époux. J'ai moi-même été témoin de leur mariage , et le prêtre qui l'a béni , existe encore à Florence.

LE COMTE.

Osez-vous !...

LE PRINCE , *au Comte.*

Permettez qu'elle achève.

MARIA.

Le jeune Comte mourut avant d'avoir déclaré son hymen. L'infortunée Béatrix allait réclamer ses droits , lorsqu'elle fut enlevée de son asyle et conduite dans ce château. C'est ici que son fils a vu le jour ; c'est ici qu'elle a terminé les siens , et son persécuteur devrait au moins respecter sa mémoire.

LÉON.

Juste ciel !

LE PRINCE.

Comte , que répondez-vous à cette terrible accusation ?

LE COMTE.

Que cette femme a perdu la raison , et que je ne puis concevoir le motif qui l'engage à mentir avec tant d'impudence.

MARIA.

Seigneur , ne m'accusez pas d'imposture , et consentez plutôt à réparer vos torts. Le fils de votre frère est devant vous , vous le savez. Rétablissez-le dans ses droits. Je me suis tu vingt ans , je puis me taire encore.

LE COMTE.

Malheureuse !

LÉON.

Vous-même , avouez que Béatrix est morte dans ce château ?

LE COMTE.

Il est vrai ; mais qu'a de commun sa mort et ce prétendu mariage avec mon frère ? le prêtre existe , dit-on ? eh bien , on le fera chercher , il pourra nous donner les preuves...

MARIA , *donnant le porte-feuille.*

Les voici. Je remets dans vos mains , Seigneur , le contrat de mariage du comte Vincent de Montaldi avec Béatrix de Rosalba.

LE COMTE , *à part.*

O ciel !

LE PRINCE , *au Comte.*

Nierez-vous ce dernier témoignage ?

LE COMTE , *fièrement.*

Non. Il m'importe peu de vous convaincre ; et d'ailleurs , de quel droit m'interrogez-vous ? Je me justifierai quand il en sera tems , et ce n'est pas à vous que je dois compte de ma conduite. *( Il veut sortir. )*

LE PRINCE.

Arrêtez. N'espérez pas vous soustraire par la fuite au juste châ-



timent qui vous est dû; les intérêts de Léon sont les miens; c'est moi qui deviens votre accusateur, et je ne vous quitte plus que pour vous livrer à la rigueur des lois.

LE COMTE.

Vous osez me retenir! oubliez-vous que je suis le maître ici?

LE PRINCE.

Non, vous ne l'êtes plus. Le tems du crime est passé, et la vengeance s'apprête.

LE COMTE, avec fureur.

Peut-être est-elle suspendue sur toi-même.

LE PRINCE.

Vos menaces sont loin de m'effrayer. C'est au coupable de trembler (*On entend du bruit.*)

MARIA.

Ciel! quel bruit!

LE COMTE.

Eh bien! tremblez tous trois.

MARIA.

Au secours! au secours!

SCÈNE XII.

Les Précédens, ANGÉLA.

ANGÉLA.

Ah! Seigneur! entendez-vous les cris, le bruit des armes? on se bat dans le parc.

LEON, tirant son épée.

Restez près de nous, Angéla.

LE COMTE voulant sortir.

A moi, mes Amis!

LE PRINCE l'arrêtant et tirant son épée.

Non, traître, défends-toi.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, ROBERTO, Gens du Prince, Vassaux, Troupe de Leonardo.

COMBAT.

(A la fin duquel les Condottieri succombent; le Comte est désarmé.)

ROBERTO.

Victoire! (*au Prince*) Il n'y a plus rien à craindre, Monsieur, ces gens-ci, que Monsieur le Comte attendait, n'feront plus d'mal à personne. Ils sont tous pris ou morts... ah!

LE PRINCE.

Brave homme!

ROBERTO.

J'connaisais leur projet, pas trop ben à la vérité; mais c'est égal. Accompagné d'ces braves gens, j'ai attendu les scélérats à la petite porte du parc. Ils étaient trente au moins; nous sommes tombés dessus. Il n'en est pas échappé un. Les v'là tous garrottés, les coquins, excepté ceux qui sont tués, que nous avons laissés sur la place, parce qu'on les retrouvera toujours ceux-là.

LE COMTE.

O rage !

LE PRINCE.

Quel horrible complot. (*Au comte.*) Espérez-vous échapper à la justice terrible qui vous attend ?

LE COMTE.

Non. Puisque Léon l'emporte, la mort est ma plus douce espérance ; elle n'approchera pas du supplice de le voir triompher.

LE PRINCE

Que le Comte soit gardé chez lui ; demain on décidera de son sort.

(Les gens du Prince emmènent le Comte et les Condottieri.)

## SCENE DERNIERE.

LE PRINCE, LÉON, ANGELA, ROBERTO, MARIA,  
Vassaux.

ANGELA.

Quel affreux projet avait-il donc formé ?

LE PRINCE.

Rendez grâce au ciel, Angéla, qui nous tire d'un si grand danger et qui vous conduit au bonheur. (*Aux Vassaux en leur présentant Léon.*) Mes amis, voici votre maître ; le Comte Vincent de Montaldi fut son père, il en est le seul héritier.

ANGELA.

Qu'entend-je !

ROBERTO.

Est-il possible !.. C'était donc pour ça que je m'battais pour lui d'si bon cœur ! c'est l'fils d'mon cher maître... oui, v'là ben ses traits... tous ses traits !... Ah ! Monseigneur, permettez qu'un vieux serviteur... (*Il veut baiser la main de Léon.*)

LÉON, *l'embrassant.*

Brave homme ! comment vous témoigner jamais toute ma reconnaissance ?

ROBERTO.

C'est fini ça, Monseigneur ; v'là un moment qui paie tout ; un moment... l'ennemi, dis donc, quel bonheur que ces coquins n'm'aient pas tué ; il m'aurait joué là un bien mauvais tour.

MARIA.

Mon bon Roberto !

LE PRINCE

Demain le Grand-Duc sera instruit ; il fera justice ; et Léon se montrera toujours digne du haut rang qui lui est rendu.

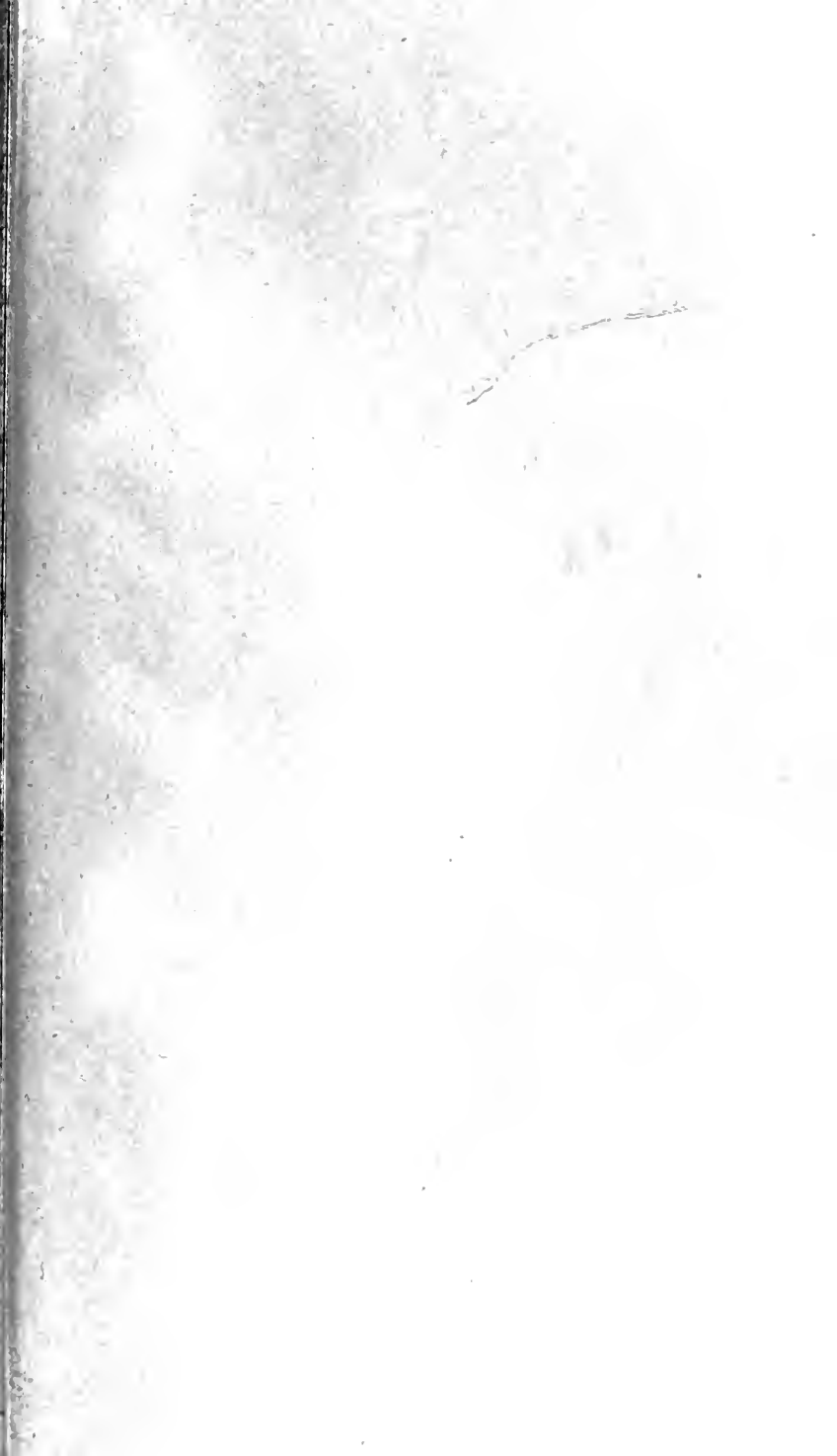
ROBERTO.

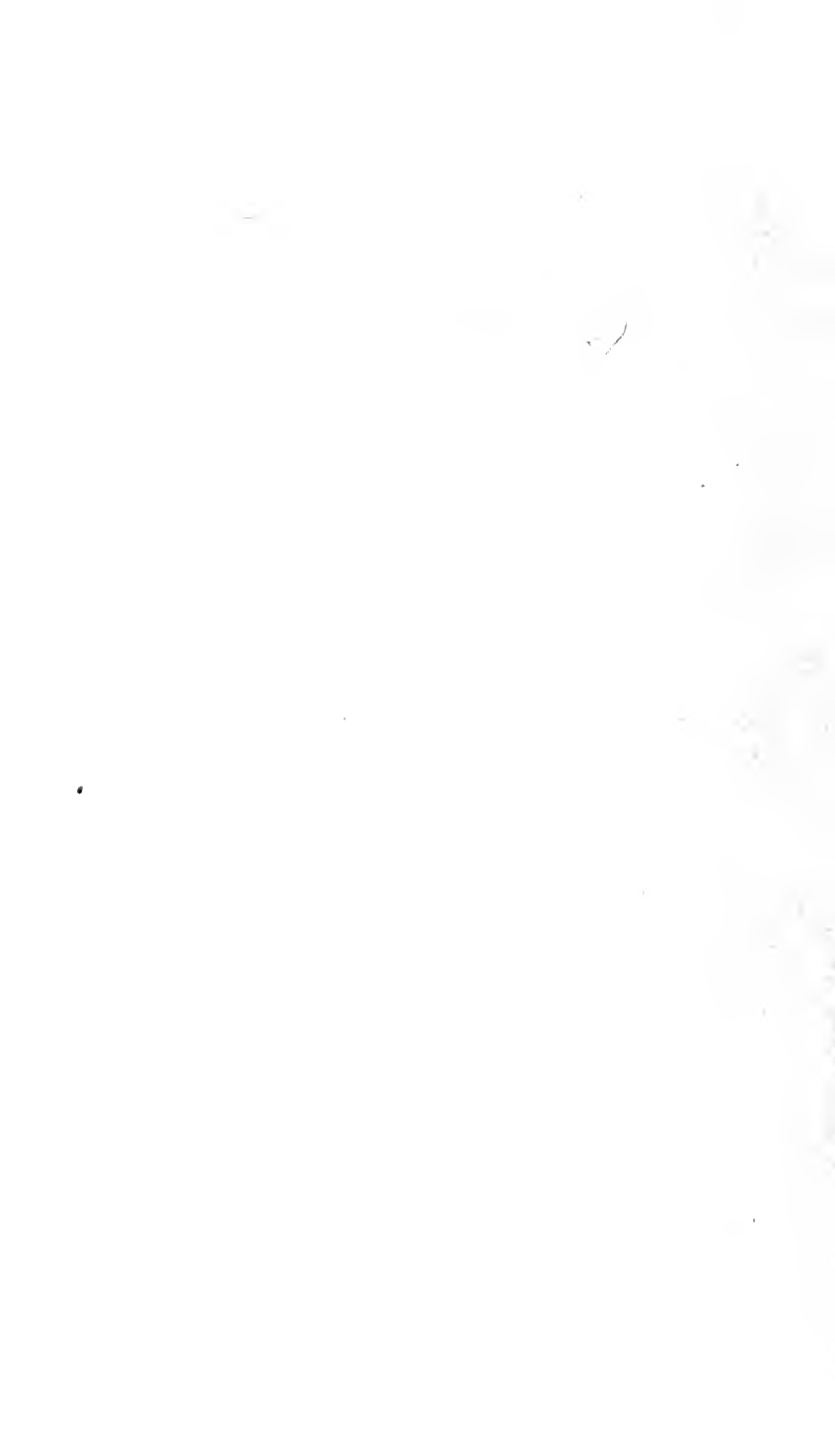
Vive notre jeune Seigneur.

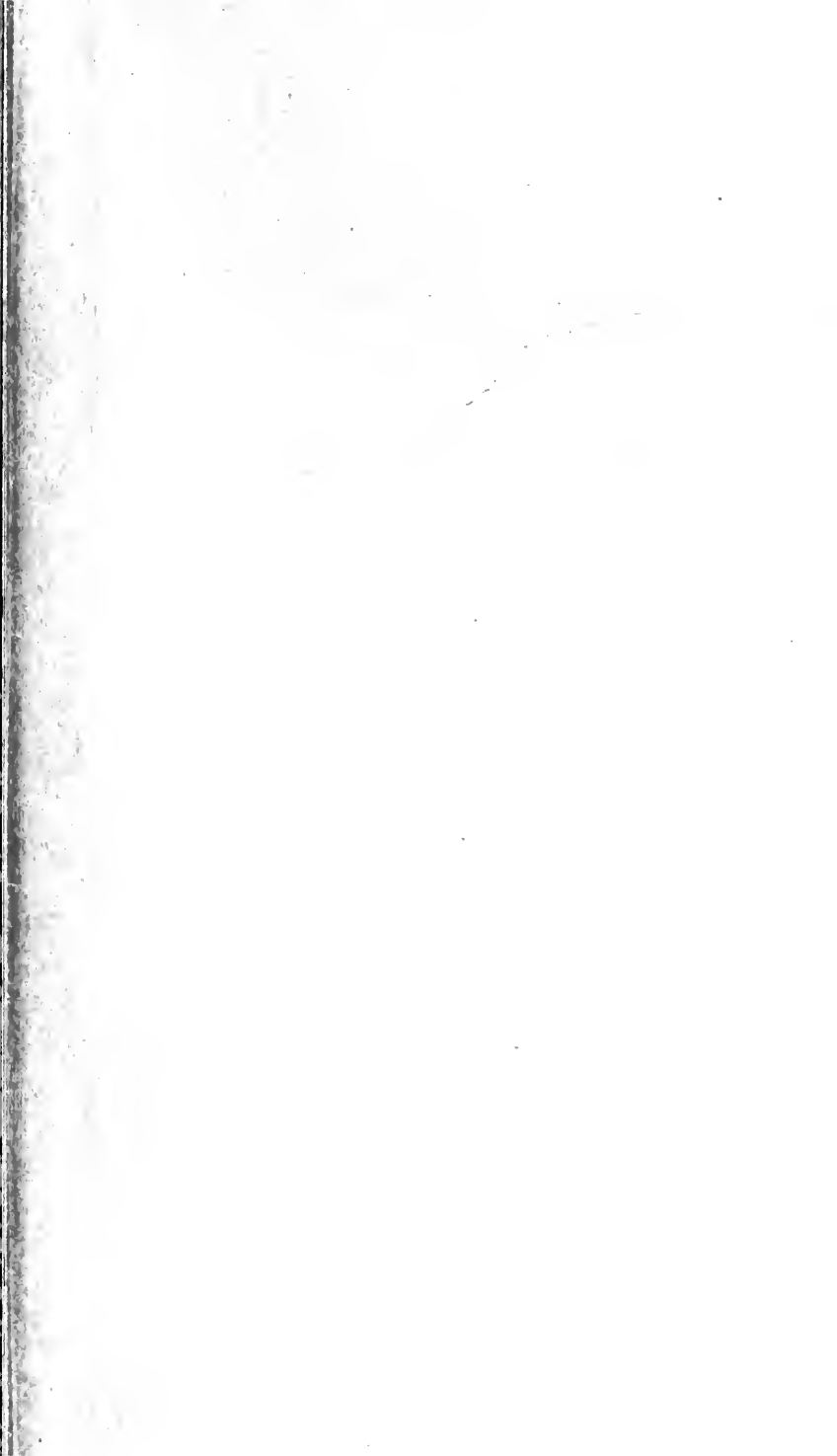
TOUS LES VASSAUX.

Vive not' jeune Seigneur.

FIN.









PQ            Bawr, Alexandrine Sophie  
2193         (Goury de Champgrand)  
B18L46       Léon

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

